

Sur l'album d'une vieille dame.

Ceci, mes aimables lectrice, n'est point de mon cru. J'ai copié ces lignes sur un bon vieux album relié en veau brun avec des nervures d'or et des tranches de jaspe, sur lequel une bonne vieille dame de mes amies se plaît à écrire—en pattes de mouches—ses petits souvenirs, sans prétention, à mesure qu'ils lui viennent. Profitez de mon indiscretion, et lisez.

... « Sans doute, une barbe drue et bien plantée est une belle chose, pour un homme, quand il est aussi bien planté que sa barbe ; mais, moi, je ne sais rien qui fasse plus de plaisir à voir que ce léger duvet qui ombre la lèvre supérieure de nos adolescents.

Ces petits poils follets sont tout un poème.

Qui dira ce que nous éprouvons, nous autres, pauvre mère, quand nous nous sentons pour la première fois, doucement chatouillées, dans un baiser, par la barbe naissante de notre fils !

C'est un homme, disons nous, avec un sentiment de fierté nuancé de tristesse... En effet, cela nous annonce que nous ne sommes plus jeunes, et que ce fils, si longtemps heureux de nos caresses, et dans le cœur duquel nous régnions sans partage, ira bientôt, l'ingrat, tendre son front et ses lèvres aux baisers d'une autre femme !

Oh ! dites moi, à cette pensée, la moins égoïste, ne sent elle pas son cœur se serrer ? ...

Ne sent il pas aussi son cœur se serrer celui qui, à la vue de ce poil qui fleurit, songe au printemps de cette vie dont il connaît l'automne ?

... Et la petite fille qui se rappelle avoir joué avec son grand cousin au Monsieur et à la Madame et qui le voit aujourd'hui avec une paire de moustaches vaguement esquissées, comme elle se sent dans l'embarras ! C'est à peine si elle ose tutoyer son petit ami d'enfance, elle devient toute tremblante sous son regard, et, quand il lui prend la main, elle détourne la tête pour cacher son émotion.

Je me souviens, moi, quand j'avais quinze ans, il y a longtemps hélas !—des sensations multiples que j'éprouvais en présence de mon cousin Georges, un grand garçon presque haché et presque barbu. Je me souviens surtout du chatouillement délicieux que je ressentais quand il m'embrassait lentement, longuement, sur les lèvres, le soir, dans le grand salon bleu qui s'ouvrait sur le jardin et d'où grand-maman faisait emporter les lumières pour mieux jouir du clair de la lune. Dans ce grand salon bleu, il y avait un petit coin, un fauteuil à peine assez large pour deux. C'est là que mon cousin Georges aimait à s'asseoir auprès de moi ; il passait son bras autour de ma taille, moi je fermais les yeux, et, inconsciemment, je lui tendais mes lèvres... alors, — sensation inexprimable ! — quand le fin duvet de sa moustache naissante venait doucement les frôler, tout mon corps frémissait de volupté, et je me sentais devenir si rouge, qu'il me semblait qu'on approchait de mes joues des tisons ardents.

Oh ! voluptés de mes quinze ans ! où êtes vous !

... Je me souviens aussi que grand-maman avait aussi au dessus des lèvres et au menton de ces longs poils blancs qui, chez les vieilles personnes, remplacent le duvet des pêches. Cela chatouillait aussi quand on l'embrassait... mais quelle différence avec Georges ?... et pourtant, — bizarrerie des sensations, — chaque fois que j'embrassais ma grand-mère, je pensais à mon cousin...

Mais hélas ! tout change avec le temps !

Plus tard, lorsque Georges fut mon mari, je cherchai, en vain, sur ses lèvres, le chatouillement voluptueux du temps jadis. Les petits poils follets avaient grandi, il en était venu d'autres, beaucoup d'autres, et cela avait fait une belle moustache soyeuse mais



Adresser toutes communications, lettre d'affaires, abonnements au journal.

LE FARCEUR.

33 rue St Gabriel, Montréal.



CONTES FANTASQUES

LE DUEL DU DOCTEUR

Il avait eu le tort grave, ce cher docteur, d'estimer que Polyphème Versalas était son ami.

Polyphème était le dernier représentant de cette caste bizarre et très méprisable d'individus qui, s'habillaient mal, portant de très long cheveux et des bottines lamentable-



ment éculées, s'imaginant qu'ils ont du talent, ce qui, toujours d'après eux, les dispense de tout, remplace tout et impose l'admiration de tous.

Polyphème, roublard comme pas un, vivait depuis longtemps de fumée, mais ce n'était jamais lui qui payait le tabac. Un jour, en se levant, comme il avait un rendez-vous avec un directeur de théâtre...

N'allez pas au moins vous imaginer que c'était pour de bon. A force de se raconter un tas de choses dans le silence complice d'une petite chambre de 17 fr. 50, qu'il avait louée sous les toits d'une maison borgne (pendant que nous y sommes, nous pouvons bien avouer qu'elle était aveugle), Polyphème Versalas avait été le premier l'involontaire victime de ces carottes personnelles, et, de bonne foi, il croyait. A qui de nous cela n'est il pas arrivé ?

Il est bien convenu que Polyphème Versalas n'avait qu'un rendez vous fictif avec un directeur fictif d'un théâtre qui appartenait également à la fiction. Seulement, au cas où, par hasard, Polyphème ne se fût pas menti à lui-même, il aurait pu s'assurer de *véru* que ce rendez-vous était rendu impossible de par le lamentable état de son pantalon. Réfractaire aux plus simples exigences de la vie, Polyphème ne s'était pas encore aperçu que cette partie essentielle de son costume péchait non seulement par la base, mais par le fond no 1. Oui, messieurs, oui, mesdames, si tant est que des dames s'aventurent à lire ces contes, de s histoires, s'il vous plaît horriblement fantasques, Versalas, mon ami Versalas, sous le rapport du pantalon, était incomplet, incomplet avec cynisme, avec immoralité. Il supportait philosophiquement cette défectuosité par cette honne raison qu'il ne montait jamais sur l'impériale des omnibus, qu'il ne jouait jamais au billard, qu'il ne se livrait jamais, en un mot, à ces exercices burlesques qui nécessitent, paraît-il, l'ablation d'un vêtement quelconque. Aussi fut il navré en constatant les blessures de son inexpressible et se mit-il, sans plus tarder, à rêver au moyen de le remplacer. Versalas était trop connu pour avoir des amis.



Il les avait tous mis sur les dents les uns après les autres. Pour les exploiter mathématiquement, il avait fait une dépense d'esprit et d'ingéniosité formidable, mais il les avait tout blessés de ses fumisteries. L'hommage était las, l'admiration était fourbue de ses merveilleuses trouvailles, de ses craques épatantes et des mille moyens dont il disposait pour se faire ouvrir une caisse ou offrir un porte-manteau, il ne lui en restait plus un seul ; plus ça, plus ça ! Et Polyphème, accoudé sur son oreiller, promenait autour de lui, sur les murs nus de sa chambrette, des regards empreints d'une inénarrable mélancolie :

Rien à vendre ! Rien à bazarder, comme on dit au pays latin. Soudain il bondit comme si on lui avait proposé de lire le dernier ouvrage de M. Nicolardot et s'écria en grec ancien :

—Euréka !

J'ai trouvé ! Il avait trouvé ! Et qu'avait-il trouvé ?

Ceci :

Jadis, il y avait belle lurette, ses relations avaient été excellentes avec un jeune étudiant du quartier, aujourd'hui établi docteur-médecin, rue Lafayette, et probablement fort riche, en tout cas très bien monté. C'était une révélation.

—Parbleu ! je vais voir ce cher Paul, et il ne pourra pas me refuser ça.

Tout à coup il se souvient que Paul s'était plus d'une fois montré rebelle à ses avances, et alors il se mordit le doigt :

—Diable ! fit-il, pas d'école ! Inventons quelque chose. Un duel ? C'est ça, un duel. Si Paul est toujours le même il ne crachera pas sur une occasion de s'exhiber avec sa trousses. Allons-y.

Paul le fit attendre quelque temps dans un salon splen-



dide, puis le reçut dans son cabinet. Dès l'exorde de Versalas, Paul l'arrêta court :

— Mon ami, je donne toute ma détroque à mon cocher. Versalas, désarçonné, murmura tout bas, si has qu'un sylphe l'eût à peine entendu :

— C'était pour un duel.

— Tu te bats.

—Oui, demain, avec l'aurore... non, dès l'aurore.

—Et avec qui ?

—Avec un lieutenant d'artillerie.

—Diable ! c'est sérieux.

—Je serai tué, c'est sûr, aussi suis-je dans tous mes états. Je ne peux me battre en palotot, et je ne peux pas ôter le mien sans...

Et, pour se faire mieux comprendre, Versalas souleva les pans de sa redingote.

Horrible !

Paul daigna sourire et dit :

—Choisis parmi mes culottes. Je veux que tu te battes décentement. As-tu besoin d'un docteur ?

—Oui, c'est moi qui a le choix du docteur. Mais je crains de te déranger.

... Mais non, j'ai justement une opération à huit heures et demie. Ça tombe à pic.

Polyphème s'en alla bien mis et triomphant, quoique légèrement perplexe. Il avait été convenu que le docteur se rendrait, le lendemain matin, à Charenton. L'endroit avait été précisé. Un petit coin, tout près de la *Porte Jaune*. Le docteur ne connaissait que ça. On arriverait en même temps, à cinq heures. Et Versalas emprunta deux louis au praticien pour les fiacres et le louage des épées.

Le lendemain, dès l'aube, Paul se trouvait au rendez-vous. A la clairière désignée, il aperçut un groupe de personnes, parmi lesquelles il ne reconnut pas son ami. Comme il était de l'affaire, il s'avança :

—Je suis le docteur, dit-il.

—Ah ! fit un grand diable qui paraissait nerveux, vous êtes le docteur. Vous le connaissez donc ?

—Mais oui, c'est mon ami.

—C'est votre ami ? Il est joli, le monsieur, voici bien vingt minutes que nous l'attendons.

Paul consulta sa montre :

—Un quart d'heure seulement, dit-il.

—Tiens, vous ne paraissez pas pressé, vous, observa le grand grincheux. En matière d'honneur, les minutes sont des siècles.

Paul ne répondit pas.

Et le grand ronchonnait toujours...

—Je savais bien... imbécile ! Je me dérange pour cette canaille, ce galvaudeux.

épaisse, qui ne chatouillait plus, mais qui grattait parfois horriblement.

Oh ! comme je regrettais les petits poils follets d'antan ! Que de fois, en pressant mon mari dans mes bras, en appuyant mes lèvres sur les siennes, et alors que je pouvais me livrer sans réserve à mon amour, je me suis prise à souhaiter que ces grandes moustaches redevinssent les petites moustaches d'autrefois !

Vains souhaits ! nous vieillissons et tout vieillit avec nous ! Plus on allait, plus la moustache, épaississait ; il arriva un moment où elle ne gratta plus : elle piqua. Ce fut le commencement du commencement de la décadence. Dès lors les baisers n'eurent plus la même chaleur, je ne cherchai plus les lèvres, comme autrefois, je me contentai du front. Il est vrai que dame Nature, — admirable prévoyance ! — semblait l'épiler à plaisir, comme pour offrir chaque jour plus de place à mes baisers...

Pendant la moustache, de grisonnante devenait blanche et passa, en peu de temps, du noir d'ébène à la teinte crème de lait.

Elle eut été belle encore, si... pourquoi ne pas le dire ?... si sa blancheur n'eût pas été parfois souillée de cette teinte jaunâtre que le plus pudique des priseurs ne saurait éviter,

Oh ! le tabac ! quelle ignoble chose !

Comme je me montrai sévère pour enrayer à ses débuts cette vilaine habitude de priser : cachant la tabatière de mon mari, défendant l'entrée dans la maison de l'affreux produit qui l'alimentait. Il fut un temps où je déployai, sur ce dernier point, toute la rigueur d'un douanier. Vains efforts ! mon mari fit de la contrebande. Et, comme je lui reprochai le peu de poésie du tabac, il me fit doucement comprendre, un soir, entre deux prises, qu'il vieillissait et que... je n'étais plus jeune.

Je le compris si bien, que je me mis à priser comme lui !

La seule manière d'excuser un défaut chez autrui, c'est de le contracter soi-même.

Nous voilà donc, mon vieux mari et moi, réduits à nous passer naturellement la tabatière !... vous comprenez que tout est bien fini, n'est-ce pas ?

Adieu les baisers passionnés ! Adieu les chatouillements voluptueux d'une moustache fine ! je ne suis plus qu'une vieille femme.

Et comme je suis vieille, je tâche d'être bonne, il faut bien se faire passer la vieillesse... c'est si laid !

En me regardant dans la glace, je trouve que je ressemble à ma grand-mère... oh ! mais c'est frappant !... Et de fait, ne suis-je pas grand-mère, moi-même, n'ai-je pas une petite fille qui va sur ses quinze ans ; et qui, l'autre jour, me disait en m'embrassant : ( Ah ! grand-maman, vous avez de la barbe au menton, ... cela chatouille... presque autant que mon cousin Paul, quand on vous embrasse. »

... Il ne manquait plus que cela, pas vrai ! »

FERNANDO.

GRAPPILLAGES.

Le comble de la galanterie : Refuser de servir de la grappe à une dame... de crainte qu'elle vous accuse de vouloir lui poser un lapin.

Le comble de la bêtise pour un homme politique : Abuser de sa situation et la rendre mère.

Deux poètes se rencontrent ce matin.

— Tiens ! où allez-vous ?  
— A l'exposition des insectes...  
— Exposer votre hanneton ?  
— Non, voir si votre arraignée a fait des petits.

Saint-Genest adore parler à la première personne. C'est au point que, en parlant de notre colonie pénitentiaire, il ne dit pas l'île Noé, mais l'île Moi !